

# 1

— Quel temps!

Nora Reed frissonna et se précipita vers la berline noire qui l'attendait devant la maison de son père. Le vieux cocher sourit en la voyant sauter prestement, malgré ses souliers de soie à talons, par-dessus les flaques pour éviter de salir sa robe. Nora dévoila ainsi bien plus de sa cheville et de son mollet qu'elle ne l'aurait dû, mais elle faisait fi des convenances devant Peppers. Le cocher était au service de sa famille depuis des années et l'avait même conduite à l'église le jour de son baptême.

— Où allons-nous, mademoiselle?

Sans se départir de son sourire, le cocher ouvrit la portière frappée de deux initiales finement entrelacées : T et R pour Thomas Reed, le père de Nora.

Sitôt à l'abri, Nora abaissa la capuche de son manteau blanc et découvrit sa chevelure mordorée. Sa femme de chambre l'avait coiffée en une tresse épaisse qu'elle avait parée de rubans vert foncé assortis à sa robe. Nora refusait de se poudrer les cheveux, contrairement à la mode de l'époque, car elle préférait le naturel et aimait entendre Simon comparer ses boucles à une cascade d'ambre. La jeune femme sourit en pensant à son bien-aimé et hésita à s'arrêter au bureau de son père avant d'aller voir lady Wentworth.

— Prenez la direction de la Tamise, s'il vous plaît. Je voudrais rendre visite aux Wentworth, vous savez, dans le quartier des affaires.

Lord Wentworth venait de s'installer non loin de la Tamise, là où se trouvaient les sociétés de négoce. Être au contact direct des importateurs de sucre était très important pour lui, plus que de résider dans un quartier huppé.

Peppers opina.

— Ne souhaitez-vous pas saluer votre père? demanda-t-il.

Le vieux domestique connaissait suffisamment Nora pour lire sur son visage expressif aux traits fins. Ces dernières semaines, elle multipliait les détours par le bureau de Thomas Reed, pour voir non pas son père mais Simon Greenborough, le plus jeune de ses secrétaires, un beau garçon aux cheveux de jais. Peppers se doutait que Nora partait le retrouver sous prétexte d'une promenade à pied ou à cheval. Son maître n'aurait certainement pas apprécié que Nora se compromît avec un employé, mais Peppers avait de l'affection pour sa jeune maîtresse – Nora avait toujours été charmante avec le personnel de maison – et s'abstenait de tout commentaire. Jusqu'à présent, Nora n'avait jamais rien caché d'important à son père. Thomas Reed l'avait élevée seul ou presque depuis la mort prématurée de sa mère, et tous deux s'entendaient à merveille. Peppers ne la pensait pas prête à mettre leur relation en danger pour une amourette.

— Voyons..., répondit Nora sur un ton mutin. Vous avez raison, cela ne coûte rien de passer à la société. Et puis ce sera l'occasion de prendre l'air!

Peppers ferma la portière et monta sur son siège en réprimant un soupir. Il regrettait déjà sa proposition car le temps n'était vraiment pas à la promenade. Il pleuvait des cordes, et dans les rues sales de Londres, l'eau se mêlait aux ordures, formant une boue nauséabonde que brassaient les roues de la berline. Parfois, des éclats d'enseignes ou même des charognes se prenaient dans leurs rayons.

L'attelage devait aller lentement pour éviter les commis et les passants qui n'avaient d'autre choix que de braver la pluie. Même s'ils s'écartaient à l'approche des véhicules pour ne pas être éclaboussés, ils se faisaient parfois arroser. Peppers n'avait même pas à retenir ses chevaux, qui avançaient sans entrain, tête baissée sous la pluie, tout comme le jeune homme qui sortait des bureaux de Thomas Reed. Nora frappa à la petite fenêtre qui la séparait du cocher.

— Peppers, arrêtez-vous!

Simon Greenborough, qui espérait une accalmie, dut se rendre à l'évidence en voyant les chevaux trempés qui tiraient des calèches toutes couvertes. Il remonta tant bien que mal le col de sa veste élimée de façon à protéger la dentelle de sa dernière chemise, qu'il repassait tous les soirs afin qu'elle restât correcte. Mais elle était déjà trempée, tout comme ses cheveux foncés et très légèrement poudrés qu'il avait coiffés en une courte tresse. Il aurait volontiers porté un couvre-chef mais préférait s'abstenir, faute de savoir quel genre de chapeau convenait à sa nouvelle fonction de secrétaire. En tout cas, il devait renoncer au tricorne des jeunes nobles, même si le sien était encore présentable, ainsi qu'à la perruque, qui lui rappelait son père – et l'huis-sier de justice...

Simon fut pris d'une quinte de toux lorsque la pluie coula le long de son dos. S'il ne se mettait pas à l'abri rapidement, sa veste et ses chausses seraient bientôt complètement trempées. Déjà, l'eau s'infiltrait dans ses vieux souliers à boucle dont le cuir crissait à chaque pas. Il se hâta. Plus que quelques pâtés de maisons jusqu'à Thames Street. Le temps que Mr Roundbottom répondît à la lettre qu'il lui portait, la pluie faiblirait peut-être...

En entendant son nom, Simon se retourna et reconnut la berline des Reed qui s'arrêta à sa hauteur, sans doute sur ordre de Nora.

— Mon Dieu, que fais-tu dehors par ce temps? s'exclama la jeune femme. Tu vas attraper la mort! Mon père te prend pour son coursier, maintenant?

Sans attendre que Peppers descendît de son siège, elle ouvrit la portière et, d'une petite tape sur la banquette, invita Simon à prendre place.

— Monte vite ou la pluie va s'engouffrer!

Simon surprit le regard gêné du cocher et hésita à monter, bien qu'il fût trempé comme une soupe.

— Ton père n'apprécierait pas...

— Votre père n'apprécierait pas...

Simon et Peppers avaient parlé presque en même temps. Nora leur répondit par un éclat de rire.

— Sois raisonnable, Simon! Je ne sais pas où tu vas, mais ce que je sais, c'est que mon père ne serait pas ravi de

voir son employé revenir trempé comme s'il avait traversé la Tamise à la nage. Et Peppers ne dira rien, n'est-ce pas?

Nora lança un grand sourire à son cocher. Celui-ci soupira, descendit et ouvrit en grand la portière de la berline.

— Je vous en prie, monsieur... Euh, milord...

Peppers était réticent à appeler ce malheureux garçon par un titre de noblesse qu'il n'avait plus.

Simon Greenborough haussa les épaules.

— «Monsieur» m'ira très bien. Le siège de ma famille à la Chambre des lords est vendu, de toute façon.

Simon s'en voulut immédiatement de s'épancher ainsi devant un domestique, même si celui-ci était sans doute déjà bien informé. Nora n'hésitait pas à se confier au personnel de sa demeure de Mayfair, qu'elle considérait comme sa famille élargie.

Simon toussa à nouveau en montant dans la berline. Ses poumons souffraient par ce temps. Lorsqu'il fut assis sur la banquette, Nora lui lança un regard mi-inquiet mi-réprobateur et entreprit de lui sécher les cheveux à l'aide de son étole. Elle soupira en remarquant les traces de poudre sur le tissu.

— Vivement que tu renonces à suivre cette mode idiote. Tu as de si beaux cheveux noirs, pourquoi vouloir ressembler à un vieillard? Enfin, Dieu merci, tu ne portes pas de perruque...

Simon sourit. Il n'en aurait pas eu les moyens, mais Nora fermait les yeux sur leur différence de statut. Cela lui était égal qu'il fût un noble désargenté alors que son père comptait parmi les négociants les plus prospères du royaume et qu'il l'employât comme secrétaire pour un salaire modique. Nora Reed aimait Simon Greenborough, et ne doutait pas qu'ils se marieraient un jour. Elle posa la tête sur son épaule tandis que la berline roulait sur le pavé londonien.

Après s'être assuré que le cocher ne les voyait pas, Simon prit Nora dans ses bras et l'embrassa. Bien sûr, en cette journée pluvieuse, la jeune femme avait choisi de sortir en berline. La fenêtre qui lui permettait de parler à Peppers était minuscule et fermée de l'intérieur. Le vieil homme ne saurait rien de ce qui se passait à l'intérieur du véhicule. Sans se retenir plus longtemps, Nora rendit son baiser à Simon

et se blottit contre lui. Tant pis si elle froissait la dentelle de son décolleté.

— Tu m'as tellement manqué. Quand nous sommes-nous vus pour la dernière fois?

— Il y a deux jours, répondit Simon en caressant tendrement la naissance de ses cheveux.

Jamais il ne se lasserait de contempler les traits fins et le sourire de la gracieuse jeune femme. Pour les deux amoureux, une journée passée sans se voir n'était qu'ennui et tristesse, mais il leur était toujours difficile de convenir d'un rendez-vous, ne fût-ce que pour échanger quelques mots, surtout quand il pleuvait. Par beau temps, ils se retrouvaient à Saint James' Park, même si les allées fréquentées par les amies de Nora n'étaient pas sans danger.

— Nous devons absolument parler à mon père, déclara Nora. Nous ne pourrons bientôt plus nous promener au parc, avec l'automne qui approche. Tu devrais avoir le droit de me courtiser librement. J'ai envie de sortir au bras de mon merveilleux lord.

Elle sourit malicieusement à Simon qui, comme toujours, se perdit dans ses yeux verts qui scintillaient au moindre enthousiasme. Il aimait aussi sa chevelure mordorée et rêvait de pouvoir un jour la décorer de fleurs d'oranger.

— Ton père n'approuvera jamais notre union, dit tristement Simon en resserrant son étreinte.

Le jeune homme aimait la sentir près de lui, imaginer qu'ils se trouvaient dans sa propre calèche, qu'il conduisait sa bien-aimée chez eux, dans un château baigné de soleil...

— Où désirez-vous aller?

En entendant la question de Peppers, les deux amoureux sursautèrent et s'écartèrent vivement l'un de l'autre. Il était peu probable que le cocher eût vu quoi que ce fût depuis son siège. Il n'était que légèrement tourné vers ses passagers, et la circulation dans les rues de Londres, rendue encore plus difficile par la pluie, retenait toute son attention.

— Thames Street, au bureau de Mr Roundbottom, répondit Simon.

Nora sourit.

— C'est sur notre chemin. Je vais chez Lady Wentworth pour lui rendre ceci.

Elle sortit de son aumônière en dentelle un petit livre qu'elle tendit à Simon. Son visage s'éclaircit aussitôt.

— *La Barbade*. J'aurais aimé le lire aussi.

— Je sais bien, mais je dois vraiment le rendre aux Wentworth car ils repartent demain pour les îles Vierges, où ils ont une plantation. Ils n'étaient là que pour...

Simon ne l'écoutait plus, trop occupé qu'il était à feuilleter l'ouvrage. Il imaginait très bien pourquoi les Wentworth étaient de passage en Angleterre. Ils avaient sans doute laissé provisoirement leur domaine colonial aux Caraïbes pour venir acheter un siège au Parlement. Les planteurs de canne à sucre installés en Jamaïque, à la Barbade ou dans d'autres contrées des Caraïbes, surveillaient de près les prix de vente de leurs marchandises ainsi que le respect de l'embargo sur les exportations de pays concurrents. Et le meilleur moyen, c'était d'acheter des sièges à la Chambre des lords à des familles de nobles désargentés comme celle de Simon. Aux dernières nouvelles, les représentants du comté de Greenborough comptaient désormais parmi eux un membre de la famille Codrington, qui possédait une grande partie de l'île de Barbuda.

— Regarde comme c'est joli, dit Nora en montrant une illustration qui représentait une plage de la Barbade.

Les palmiers, le sable, la forêt vierge... et Nora, qui était si proche que Simon put humer l'eau de rose qui parfumait sa chevelure.

— Là, nous aurions notre hutte avec un toit en feuilles de palmier, dit-elle, rêveuse, en désignant une sorte de clairière.

Simon sourit.

— Il va falloir choisir. Préfères-tu vivre dans une hutte parmi les locaux ou diriger une plantation de tabac pour ton père?

Le couple ne se voyait pas vivre en Angleterre, encore moins à Londres. Nora dévorait tous les livres qu'elle trouvait sur les colonies, tandis que Simon rêvait de la Jamaïque, de la Barbade ou de l'île de Cooper au fil des lettres qu'il écrivait pour Mr Reed. Le père de Nora importait du sucre, du tabac et du coton de différentes régions du globe que l'Empire britannique avait conquises au cours du

siècle dernier. Comme il était en contact régulier avec les planteurs vivant sur place, Nora avait échafaudé un plan. Ils n'avaient pas d'avenir en Angleterre, mais si Mr Reed ouvrait une succursale quelque part dans les colonies... Elle rêvait de s'installer à la Barbade, mais n'importe quelle contrée ensoleillée lui conviendrait.

— Nous sommes arrivés, miss Nora, monsieur... 48, Thames Street.

Peppers descendit de son siège et ouvrit la portière.

À l'entrée du bâtiment, une enseigne dorée indiquait le bureau de Mr Roundbottom. Simon referma le livre à regret et sortit braver la pluie.

— Merci beaucoup de m'avoir déposé, miss Nora. À bientôt, j'espère.

— Tout le plaisir était pour moi, vicomte Greenborough. Au retour, attendez à l'intérieur que la pluie cesse. Je ne voudrais pas que vous preniez froid.

Peppers leva les yeux au ciel. Jusqu'à présent, cette idylle l'avait plus diverti qu'inquiété, mais si sa jeune maîtresse persistait dans cette voie, elle s'exposait à une sérieuse déconvenue. Thomas Reed n'accepterait jamais de la voir épouser son secrétaire, peu importe qu'il portât ou eût porté un titre de noblesse.

Simon était taraudé par les mêmes pensées alors qu'il regagnait le bureau de Mr Reed. La pluie avait faibli mais ses habits n'étaient pas secs, loin de là, et il était frigorifié après avoir attendu Mr Roundbottom dans un couloir froid et exposé aux courants d'air. Le rhume tenace qu'il avait attrapé au printemps dans sa mansarde crasseuse de l'East End risquait de le tourmenter encore longtemps. Quelle déchéance depuis Greenborough Manor!

Les employés de Thomas Reed n'étaient pas grassement rémunérés, sans être honteusement exploités non plus, et le salaire de Simon aurait dû suffire à louer un appartement petit mais convenable. Les employés les plus anciens subvenaient dignement aux besoins de leur famille, même s'ils ne pouvaient pas se permettre beaucoup d'écarts. Simon, lui, ne pouvait même pas envisager de fonder un foyer. Tous les biens de valeur qu'avait possédés sa famille avaient

déjà été vendus, et à moins d'un miracle, il passerait sa vie à rembourser les dettes accumulées par son père.

À la mort de John Peter Greenborough, Simon, sa mère et sa sœur Samantha étaient tombés des nues. Bien sûr, la vente du siège au Parlement avait déjà été envisagée de son vivant et la Chambre des lords ne s'en porterait pas plus mal. Les rares fois où son père siégeait, la rumeur le disait incapable de suivre les débats, tout comme il n'écoutait pas chez lui les reproches incessants de sa femme. Mais si son penchant pour la boisson et les dépenses somptuaires était un secret de Polichinelle, sa famille ignorait tout de ses dettes de jeu.

Après son décès dû à une chute lors d'une partie de chasse, les créanciers affluèrent. Lady Greenborough vendit le siège au Parlement, donc avec lui le domaine et le titre de son fils, les bijoux, l'argenterie puis finalement le manoir aux Codrington. Ceux-ci, par pure charité, autorisèrent les Greenborough à s'installer dans un cottage en bordure du village qui portait toujours leur nom. Simon n'y avait aucun avenir, or il devait gagner suffisamment d'argent pour éponger les dettes de son père et constituer la dot de Samantha, qui venait de se marier. Dans ses heures les plus sombres, il se demandait s'il devait considérer l'amour de Nora, une jeune femme aussi riche que belle, comme une chance ou comme un nouveau défi à relever.

Pour Nora Reed, ce n'était qu'une question de temps avant de voir leurs rêves se réaliser. Simon, lui, doutait que son père accueillît favorablement la nouvelle de leur amour. Au contraire, Reed risquait plutôt de lui montrer la porte en le traitant de coureur de dot. Pourtant Simon était prêt à travailler très dur pour gravir tous les échelons et atteindre son objectif, qui était de trouver un poste dans les colonies. S'il n'avait pas d'aptitudes particulières pour les loisirs de la noblesse qu'étaient l'équitation, la chasse et l'escrime, il était intelligent, cultivé, polyglotte, sérieux, courtois et excellent en mathématiques, contrairement à la plupart de ses pairs. Il s'estimait parfaitement capable de représenter la société de Thomas Reed à l'outremer, pour peu qu'on lui donnât sa chance, seulement son patron le soupçonnerait peut-être de se servir de sa fille comme tremplin pour sa carrière.



Voilà pourquoi Simon préférait attendre une ou deux années avant de faire part de ses intentions à Thomas Reed. De plus, Nora n'avait que dix-sept ans et son père ne semblait pas chercher à la marier pour l'instant.

## 2

— Quelles sont les activités dans les îles, en dehors des plantations de canne à sucre ou de tabac ?

Allongée sur la méridienne de Lady Wentworth, Nora tenait délicatement une tasse de thé entre le pouce et l'index. Depuis que la reine Anne avait popularisé cette boisson chaude quelques décennies plus tôt, on la servait dans les plus beaux salons d'Angleterre. Lady Wentworth voyait dans chaque tasse servie sucrée une petite contribution à la fortune de son mari.

— Le tabac n'est pas ce qu'il y a de plus rentable, répondit patiemment Lady Wentworth, que les nombreuses questions de la jeune femme amusaient.

Nora Reed semblait envisager sérieusement son avenir dans les colonies. Dommage que les fils Wentworth n'eussent que huit et dix ans, la petite Reed était un beau parti et ses origines bourgeoises ne dérangaient nullement la lady. Elle-même était roturière et devait son titre à une transaction décidée par son mari. Inutile désormais d'être anobli par le roi ou de se marier à un membre de l'aristocratie anglaise pour y appartenir, même si le souverain continuait à distinguer ceux qui, de l'autre côté du globe, œuvraient à la prospérité du royaume.

— Le tabac de Virginie et des autres colonies du Nouveau Monde est de meilleure qualité. En revanche, la canne à sucre pousse très bien sur nos îles. Bien sûr, cela nécessite quelques investissements...

Lady Wentworth se souvint juste à temps qu'elle s'adressait à une fille de négociant. Si elle en disait trop sur les facilités à cultiver la canne à sucre en Jamaïque, à la Barbade ou aux îles Vierges, le père de Nora risquait de revoir les prix à la baisse.

— Il faut acheter des esclaves, par exemple!

— Nous ne souhaitons pas y avoir recours, répondit doucement mais fermement Nora, qui était du même avis que Simon sur ce sujet. Ce n'est pas... ce n'est pas chrétien.

Lady Wentworth, une femme d'une trentaine d'années dont l'opulente poitrine menaçait de faire céder son corset, éclata de rire.

— Oh, mon enfant, vous avez tant à apprendre. Sachez que si Dieu n'avait pas voulu que les Noirs travaillent pour nous, Il ne les aurait pas créés. Une fois sur place, miss Reed, vous comprendrez. La chaleur et l'humidité seraient intenable pour des Blancs, alors que les Nègres ont l'habitude. Et nous les traitons bien, nous leur donnons de quoi se nourrir, se vêtir... Nous avons même un révérend qui leur prêche l'Évangile! Hélas, ils ne l'apprécient pas toujours à sa juste valeur et tiennent à leurs affreux rituels. Si vous les entendiez invoquer leurs divinités... Enfin, nous limitons de tels agissements et cela ne peut que plaire au Seigneur. Mais parlons de choses plus agréables, miss Reed.

La lady prit un biscuit.

— Je crois comprendre que vous avez l'intention de vous marier sur l'une de nos sublimes îles. Qu'en dit votre père?

Plutôt que de s'étendre sur ce sujet, Nora préféra s'enquérir d'autres possibilités de carrière.

— Sur ces îles, n'y a-t-il pas des négociants, des intermédiaires qui...?

— Non, hormis quelques capitaines qui travaillent pour leur propre compte. Les planteurs traitent directement avec les négociants basés en Angleterre.

Nora comprit que cela ne devait pas présenter de difficultés particulières, étant donné que la majorité des planteurs conservaient un ou plusieurs pieds-à-terre en Angleterre. Ainsi, les Wentworth possédaient en plus de leur splendide demeure à Londres un domaine dans l'Essex. Il n'était pas rare qu'un homme de la famille restât en métropole pour encadrer les activités de négoce – quand les cartels ne se chargeaient pas de fixer le même prix pour tous. Nora se mordit les lèvres. La lady avait raison, le secteur de la canne à sucre était organisé de telle façon que des maisons de

négoce en Jamaïque ou à la Barbade n'avaient aucune utilité.

— Il y a bien quelques commerçants dans les villes que l'on trouve sur les grandes îles, ajouta Lady Wentworth. Bien sûr, il faut faire expédier tout ceci...

Son geste engloba le mobilier luxueux de son salon, les tableaux accrochés aux murs et sa magnifique robe d'intérieur dont les froufrous débordaient par-dessus les accoudoirs de son fauteuil.

— On trouve toutefois sur place quelques tailleurs, boulangers et épiciers.

L'expression de Lady Wentworth en dit long sur ce qu'elle pensait de cette populace.

Nora réprima un soupir. Voilà qui n'était pas très encourageant pour elle et Simon, qui n'était ni tailleur, ni boulanger, ni épicier. Elle-même ne se voyait pas derrière un comptoir à discuter avec les femmes de Kingston ou de Bridgetown tout en leur présentant ses marchandises, alors le timide Simon, qui ne supportait pas les commérages...

Simon reprit son souffle avant de regagner les locaux de Mr Reed situés sur la rive nord de la Tamise. L'intérieur était relativement sombre, en particulier dans les bureaux des secrétaires qui travaillaient sur des pupitres à peine éclairés, si bien que les employés les plus âgés avaient souvent du mal à déchiffrer les livres de comptes. En revanche, le bureau privé de Mr Reed disposait de fauteuils confortables ainsi que de grandes baies vitrées avec une vue imprenable sur le fleuve qui impressionnait les visiteurs. Justement, Reed recevait quelqu'un. Simon entendit sa voix de stentor alors qu'il ôtait son manteau.

— Reed, au diable ces considérations morales ! s'exclama un deuxième homme à l'accent écossais. Nous sommes des modérés, je connais d'autres îles où le règlement est bien plus strict. Les Danois autorisent même à ce qu'on brûle vifs les Nègres récalcitrants, ce qu'un Britannique digne de ce nom ne permettrait pas. Mais rien ne fonctionne sans discipline. Et il y a pire que la Barbade, pour un esclave. Je parle en connaissance de cause.

L'homme rit.

Simon fronça les sourcils. Voilà qui était intéressant. Il n'avait jamais entendu parler de Blancs partis travailler comme esclaves dans les colonies. Il identifia le visiteur grâce au blason qui ornait un bagage posé dans le couloir : Angus McArrow, tout nouveau Lord of Fennyloch. Il se souvint que Thomas Reed l'avait aidé à acheter son siège au Parlement. L'Écossais, qui possédait une plantation à la Barbade, était venu le remercier. Le bagage contenait quelques bouteilles de son meilleur rhum, et à en juger par leur gaieté, les deux hommes n'en étaient pas à leur premier verre. Simon, qui devait transmettre la réponse de Mr Roundbottom, se tourna vers un employé plus âgé.

— Vous pensez que je peux entrer ?

— Oui, leur conversation n'a pas l'air confidentielle.

Simon frappa doucement à la porte mais ne fut pas entendu car Reed riait aux éclats.

— Vous, McArrow, vous avez travaillé dans les champs de canne à sucre ?

— Puisque je vous le dis ! Mais je n'ai jamais côtoyé de Nègres, ils sont arrivés après. J'ai sué sang et eau pendant cinq ans pour l'un des premiers planteurs installés sur l'île, et il m'a récompensé en m'offrant un lopin de terre. Vous pouvez me croire, de nombreux barons du sucre ont commencé comme moi, tout en bas de l'échelle, même s'ils ne s'en vantent pas. Enfin, c'était dur et beaucoup n'ont pas fait de vieux os. Aujourd'hui, c'est leur descendance qui récolte les fruits de leur travail.

— C'est très intéressant, dit Reed. J'ignorais que... Un instant, je vous prie. Entrez !

Simon, qui venait de frapper pour la troisième fois, entra timidement dans le bureau et s'inclina devant les deux hommes.

— Milord...

Le visage rougeaud de McArrow s'éclaira.

— Bonjour, jeune homme. Simon... Green-quelque-chose, n'est-ce pas ? Vous aviez rédigé mon discours d'entrée à la Chambre des lords, il me semble. Magnifique, tout simplement magnifique. Prenez donc un verre, vous semblez en avoir bien besoin. Vous avez piqué une tête dans la Tamise ?

McArrow rit de sa propre plaisanterie. En effet, Simon avait encore les cheveux trempés et la chemise qu'il avait soigneusement repassée le matin même pendait piteusement.

— Vous êtes allé chez Mr Roundbottom à pied? demanda Thomas Reed. Enfin, par ce temps, vous auriez pu prendre un fiacre.

L'homme avait les yeux verts comme Nora et un visage fin qui contrastait avec sa carrure imposante. Il fronça les sourcils. Parfois, Simon lui paraissait bien gauche. C'était un jeune homme bien élevé, un secrétaire comptable sérieux, certes, mais cette démarche, ces habits élimés... Et avec cette pluie, pourquoi n'avait-il pas pris un fiacre? On allait croire que Thomas Reed ne rémunérait pas son personnel déceamment!

— Eh bien, Simon, qu'attendez-vous? Si vous avez une réponse de Mr Roundbottom, donnez-la-moi, insista Thomas Reed en tendant la main.

— D'abord, trinquez avec nous! intervint McArrow.

Simon, effaré, vit l'Écossais remplir un verre à ras bord d'un liquide doré. Du rhum de la Barbade, sans doute excellent, mais boire avec Thomas Reed, c'était se considérer comme son égal et Simon ne pouvait se le permettre, encore moins sur son temps de travail. Il hésita et sortit d'abord la missive de Mr Roundbottom qu'il avait protégée de la pluie en la gardant dans la poche intérieure de sa veste.

— Monsieur.

Thomas Reed la prit et résolut le dilemme de Simon par un signe de tête en direction de McArrow et du verre rempli à ras bord qu'il lui tendait. Il avait beau trouver inconvenant de trinquer avec son secrétaire, il ne voulait pas froisser son visiteur. Simon but une petite gorgée et sentit une agréable chaleur se diffuser dans tout son corps. Ce rhum était légèrement sucré, à la fois plus riche en arômes et plus doux que les autres auxquels il avait goûté.

— On dirait presque du brandy, vous ne trouvez pas? souligna McArrow, en quête de compliments. Sur ma plantation, nous employons une technique particulière de fermentation qui...

Reed l'interrompt.

— Je vous en prie, finissez de nous raconter vos débuts.

— Oh, il n'y a plus grand-chose à en dire. Ces cinq années n'ont pas toujours été une partie de plaisir, mais j'ai tout de même eu de la chance. Au bout de trois ans, les premiers Nègres sont arrivés. Mon propriétaire, qui n'était pas un mauvais bougre, m'a cédé un terrain et deux esclaves que j'ai formés. À cause de la gestion calamiteuse de ses fils, aujourd'hui, c'est moi qui ai la plantation la plus étendue. Et j'en ai profité pour acheter le siège de la famille au Parlement.

— Ce système existe-t-il toujours?

Simon et Reed avaient parlé en même temps. Aussitôt, le jeune homme se mordit les lèvres. Il n'était déjà pas à sa place dans cette conversation entre partenaires commerciaux, alors y participer...

— Non, car personne n'a intérêt à ce que les plantations se multiplient. Une offre trop importante, ce sont des prix qui baissent. Pardonnez-moi, Mr Reed, mais c'est ce que nous autres planteurs voulons éviter. On entend encore parler çà et là de quelques arrangements conclus sous réserve d'un engagement de sept ans, ce qui n'est pas avantageux. Non, non, tout ceci a pris fin ou presque avec l'arrivée des Nègres. Ils ne sont pas à plaindre, d'ailleurs ils ne travaillent pas plus que nous au tout début.

Simon se retint d'objecter que les Nègres ne pouvaient rien espérer en retour, même après plusieurs années d'un dur labeur. Il aurait volontiers posé d'autres questions à McArrow, mais Reed avait déjà contresigné la lettre de Mr Roundbottom et la lui tendait. Une invitation évidente à quitter la pièce et à se remettre au travail.

Simon retourna à son pupitre dans la pièce voisine, tout en guettant McArrow. Lorsque celui-ci sortit à son tour du bureau, il le rejoignit discrètement.

— Mr McArrow, euh... Milord... Puis-je... puis-je vous poser encore une question?

— Même dix, mon garçon! répondit l'Écossais hilare. Je vous en prie, j'ai tout mon temps. C'était mon dernier rendez-vous de la journée.

Simon prit son courage à deux mains.

— Eh bien, y a-t-il un avenir pour un jeune homme qui voudrait... disons... s'installer en Jamaïque ou à la Barbade?

McArrow le dévisagea longuement et sourit.

— Vous en avez assez de toute cette pluie, n'est-ce pas? Je vous comprends. Mais les îles... Oui, bien sûr, vous pourriez vous faire embaucher dans une plantation. Les Blancs ne travaillent plus aux champs mais nous avons toujours besoin de contremaîtres. Quant à savoir si un garçon comme vous ferait l'affaire... On dirait que vous allez vous envoler au premier coup de vent!

Simon rougit. Même s'il n'avait jamais été très solide, ces derniers mois l'avaient particulièrement éprouvé. Il ne mangeait pas à sa faim et cette maudite toux l'épuisait. Mais s'il vivait dans un pays chaud... De plus, les planteurs fournissaient certainement le gîte à leurs contremaîtres, et l'argent économisé en loyer lui permettrait de se nourrir convenablement.

— Eh bien... Les apparences sont parfois trompeuses, milord. Je suis travailleur et...

— Mais je doute que vous sachiez manier le fouet, mon garçon, et c'est indispensable avec les Nègres. Parfois, quand les choses tournent mal, il faut même les pendre, et vous n'en seriez pas capable.

McArrow tapota l'épaule de Simon, qui n'en revenait pas. Fouetter? Pendre? C'était un travail de bourreau!

— Je pense qu'un travail administratif vous conviendrait davantage, mais ce genre de place ne tombe pas du ciel. Il faut distribuer quelques billets, faire jouer ses relations...

McArrow secoua la tête face à la mine dépitée de Simon.

— Vous pouvez toujours tenter de vous faire engager comme matelot. Mais là encore, ils cherchent des hommes solides et résistants, pas un garçon frêle comme vous. Non, restez plutôt ici dans votre bureau à tenir les comptes. Qui sait, vous aurez peut-être un autre discours à écrire pour ce bon vieux McArrow! Il était magnifique, on aurait presque cru l'œuvre d'un gentilhomme!

L'Écossais prit son tricorne, se souvint juste à temps de ne pas le poser sur sa perruque volumineuse et le cala sous son bras. Sa berline ornée de son blason l'attendait à la porte. Le lord fraîchement investi n'aurait pas à affronter la pluie.